

## Eléments de la vie sociale et culturelle de Constantine des années 1920 dans mémoires d'un témoin du siècle de Malek BENNABI

### Résumé

Il s'agit d'une analyse, à la fois, littéraire et sociologique d'un témoignage, celui de l'écrivain philosophe Malek BENNABI, "intitulé *Mémoires d'un témoin du siècle*".

Ce récit, où se rencontrent la dimension référentielle (historique, spatiale, sociale, culturelle ...) et la charge fictive (par le biais de diverses stratégies discursives), est un texte d'une richesse capitale. Il porte sur Constantine des vingt premières années du 20<sup>ème</sup> siècle.

Dans son témoignage, l'auteur insiste sur certains lieux distinctifs de sa ville natale (les cafés, La Medersa) et sur la montée du mouvement politique nationaliste avec comme toile de fond la naissance de L'Israh du Ckeikh Ben Badis.

Mémoires d'un témoin du siècle, un récit autobiographique où se remarquent des stratégies d'écriture, est un précieux document sur Constantine de l'époque.

**Dr. BENACHOUR Nedjma**

Département de Langue et

Littérature françaises

Faculté des Lettres et des  
Langues

Université Mentouri

Constantine (Algérie)

### ملخص

يقدم هذا المقال تحليلاً أدبياً واجتماعياً لشهادة الكاتب والفيلسوف مالك بن نبي من خلال "مذكرات شاهد قرن".

هذه القصة تجمع بين البعد المرجعي (التاريخي المكاني الاجتماعي الثقافي) والخيالي بواسطة مختلف الاستراتيجيات الحوارية. وهو نص يتمحور حول العشرين سنة الأولى من القرن العشرين لمدينة قسنطينة.

ففي شهادته مالك بن نبي يسلط الضوء على بعض الأماكن المميزة في المدينة التي شهدت ميلاده (المقاهي والمدرسة)، هذا إلى جانب بروز القومية السياسية الوطنية وظهور حركة الإصلاح للشيخ ابن باديس.

مذكرات شاهد قرن هي سيرة ذاتية تميزها تقنية كتابية ووثائقية قيّمة حول قسنطينة في تلك الحقبة من الزمن.

### Introduction

Ce texte très autobiographique veut pourtant marquer une distance entre ce type de narration et l'auteur. En effet, il est précisé dans la préface que le manuscrit de ce récit fut déposé très mystérieusement auprès de Bennabi alors qu'il se recueillait dans la mosquée Dar El Bey de Constantine en 1963 : cette préface n'est pas pour présenter, selon l'usage, ce livre au lecteur.

Il s'agit bien plutôt d'expliquer la circonstance curieuse dans laquelle le manuscrit, dont je publie ici une partie, m'est tombé sous la main...Celui qui avait déposé le rouleau avait disparu. Qu'est-ce que c'est ? ...C'était des pages écrites, d'une écriture fine mais très lisible. Sur la première page, je vis ...le titre : « Mémoires d'un témoin du siècle »... Je tombais enfin sur un nom qui pouvait être celui de son auteur : Seddik . Qui est Seddik ? Dès la première page il se présente comme un natif de Constantine où il serait né en 1905.

Un homme donc de ma génération ... Que le lecteur accueille donc ce livre comme la pensée d'un algérien qui a préféré lui parler derrière un voile en gardant l'anonymat. »<sup>1</sup>

Dans ce texte, le narrateur adopte le statut « intradiégétique-homodiégétique », il raconte « en récit second une histoire où il est présent »<sup>2</sup>. Pourquoi cette précaution, cette « autobiographie déguisée »<sup>3</sup> ?

Bennabi voulait-il se démarquer de la dimension référentielle du récit, qui demeure dominante : « Un narrateur intradiégétique, révélant, par sa seule présence, l'emboîtement des récits, fragilise l'illusion référentielle et dénonce le jeu fictionnel. L'identification du narrateur permet donc, indirectement, de dégager la finalité d'un récit. »<sup>4</sup>

Ce récit autobiographique revendique pourtant un narrateur hétérodiégétique (absent de la diégèse où Bennabi devient Seddik ). Cette illusion qui est, en fait, le seul aspect fictionnel du récit trouve-t-elle son décodage dans une espèce de pudeur qui récuse une relation homodiégétique de Bennabi avec son récit. Cette « préface fictionnelle »<sup>5</sup> exprimerait-elle, alors, la réserve de l'auteur ?

Mais le statut de ce narrateur par rapport à la nature narrative ne suggère-t-il une autre lecture ? Le fait que le manuscrit ait été déposé dans une mosquée, dans un lieu sacré, donne au récit, grâce au jeu fiction et à cet artifice, une certaine sacralisation. Ce qui est, donc, écrit dans ce texte est frappé du sceau de l'authenticité. Cette hypothèse me paraît séduisante dans la mesure où **Mémoires d'un témoin du siècle** relate la naissance du réformisme religieux à Constantine. Faut-il signaler que Bennabi adhérerait totalement à cette sensibilité politique et idéologique ?

## I- MALEK BENNABI A CONSTANTINE

La vie de Bennabi, l'enfance et les premières années de l'âge adulte, s'est partagée entre deux villes : Constantine où il est né, où il a grandi auprès de ses grands parents maternels, où il a étudié ( école Sidi Djellis et la Médersa ) et Tébessa où s'étaient établis ses parents auxquels Bennabi, enfant et adolescent rendait de fréquentes visites. Cette existence ballottée entre ces deux villes qui n'avaient aucun lien entre elles, l'une plus proche de la ruralité et l'autre plus citadine, fut l'une des premières leçons de la vie.

Constantine et Tébessa, si différentes, ont permis à Seddik de trouver un équilibre entre la nature et l'histoire, entre la rudesse et le raffinement : « Tébessa, par le caractère un peu fruste de sa vie m'avait donné une sorte d'orgueil à l'égard d'une forme de vie plus raffinée. » (Mémoires...p159)

Si les écrivains-voyageurs<sup>6</sup> étrangers à la ville se sont attardés sur la description de certains lieux et rituels constantinois ; si les écrivains Pieds-Noirs de Constantine<sup>7</sup> se sont remémorés par l'écriture leur ville natale à travers ses multiples aspects distinctifs, M. Bennabi, par contre ne la décrit pas. De temps à autre le récit est entrecoupé de vues d'ensemble comme dans cet énoncé : « A Constantine, je repris contact avec la réalité algérienne sous un autre aspect, dans sa confrontation plus brutale avec l'ordre colonial. La population européenne plus dense, les toilettes, les costumes, l'aspect des

rues principales, la caserne de la Casbah, les premiers trolleybus qui commençaient à circuler, tout imposait à l'esprit la présence du colonisateur. » (p153)

Originaire de cette ville, l'ayant quittée pour Paris et d'autres capitales étrangères, mais avec la possibilité d'y revenir dès qu'il en ressentait le désir, Bennabi n'avait pas éprouvé le besoin de dépeindre les espaces de la ville natale.

En fait, il n'était ni le visiteur de passage, ni le Constantinois privé de son lieu natal par des conjonctures historiques ou politiques, comme ce fut le cas pour certains écrivains Pieds-Noirs qui s'étaient auto-interdits<sup>8</sup> de re-séjourner dans leur ville natale.

Si le regard du narrateur s'attarde sur certains lieux, c'est pour, en fait, les couvrir de sens et de projections discursives qui dépassent le simple référentiel.

La médersa et les cafés très longuement décrits dans **Mémoires d'un témoin du siècle** permettent de lire Constantine dans certains de ses aspects qui échappent aux regards des écrivains-voyageurs .

Ces deux espaces, qu'on peut observer dans d'autres villes d'Algérie, trouvent leur originalité dans la charge discursive que leur confie l'énonciation globale du texte. Ils se donnent à lire sur fond de champs culturels et politiques inhérents à Constantine des années 1920.

### - 1) LA MEDERSA

Ce lieu de formation qui dispensait un enseignement axé essentiellement sur les sciences juridiques, joue un rôle précis dans le témoignage de Bennabi : il montre comment les élèves médersiens de cette époque (Bennabi en faisait partie) étaient au centre du rayonnement culturel et politique. Avec les disciples du Cheikh Ben Badis, ils se partageaient la scène où foisonnaient les idées politiques de tous ordres qui laissaient deviner la naissance du sentiment national : « Et les futurs médersiens parmi lesquels j'étais, avaient le sentiment d'une mission nationale. » (p59)

Sans s'attarder sur les détails, Bennabi signale que cette institution qui date du début du 20<sup>ème</sup> siècle a remplacé la médersa El Kettania de Souk el Acer<sup>9</sup> : « C'est là que depuis le transfert, au début du siècle, de la médersa de Souk -El- Asser où elle faisait corps avec la mosquée Sidi El-Kattani, à son emplacement actuel, sous le gouvernement de Jonnart qui avait donné son nom au style des monuments de l'époque... »( p70)

Dans les années 1920, La Médersa était sous la direction de A. Dournon<sup>10</sup> . Quand Bennabi la décrit pour la première fois dans son récit c'est pour insister sur sa façade extérieure : « Sur le seuil de ce grand portail de cèdre à gros clous et à marteau de bronze qui ne s'ouvre que pour les solennités, et où les jours ordinaires on n'ouvre que le portillon, je fus accueilli par le personnage le plus typique de mon nouveau lieu. » (p67)

L'énonciation descriptive de cet édifice, véritable chef-d'œuvre architectural,<sup>11</sup> insiste surtout sur le portail. Si celui-ci permet d'entrer dans un univers nouveau et prometteur, il suggère aussi l'idée d'enfermement, de prison. Quand plus tard Seddik apprendra son échec à son examen qui signifie le départ de l'institution, il pensa ceci : « Cette médersa que j'avais considérée comme une prison – la prison où l'on apprend à rédiger un acte de mariage ou de divorce, comme on apprend aux détenus de certains établissements pénitentiaires à faire des brosses- me libérait. Et maintenant j'avais le

sentiment qu'elle m'abandonnait, qu'elle me livrait à la rue, à la vie qui me posait des points d'interrogation auxquels je ne trouvais pas de réponse. »( p167)

Le narrateur qui, le premier jour de son admission, pensait : « Constantine me parut encore plus beau ce soir-là. » (p69), n'eut alors qu'une seule idée après son échec : la quitter. Ainsi, La Médersa régule les sentiments du narrateur envers la ville.

Si, dans les années 1920, les médersiens furent au centre d'un certain rayonnement culturel constantinois c'est parce que leur institution se trouvait dans un quartier spécifique– Rab 'in-El-Chérif <sup>12</sup>– véritable carrefour culturel, une «artère pensante de la ville» comme le définissait Bennabi (p128 ). « Pensante » car toute l'élite de formation arabophone se concentrait dans les différents espaces de ce quartier. Cette artère dispensait le savoir par divers canaux : les cafés (Ben Yamina), les locaux de journaux, les imprimeries, le bureau du cheikh Ben Badis etc... )

Dans la petite imprimerie étaient imprimés les journaux « Chihab » et « l'Echo du Sahara » qui venaient ajouter leur voix à celle de « Ennajah » fondé par Smaïl Mami « ...qui revenait de Tunis , de la Zitouna, avec l'auréole du ilm, concrétisée autour de sa tête par le voile qui recouvre la kachta, versait sa pâture hebdomadaire dans les esprits, ...écrite en alphabet arabe, elle devenait une sorte de défi à l'administration coloniale qui accentuait sa politique de francisation. » p58

Cette imprimerie se trouvait à proximité du bureau du cheikh Ben Badis initiateur du mouvement réformiste «Islah». Cette rue a donc assisté à la naissance de la tendance les Oulémas à Constantine : « Donc notre quartier général était à proximité de ce lieu qui devait devenir le berceau de l'Islah. » p102

La rue Rab'in El Chérif, telle une artère commerçante, devait «ravitailler l'intérieur des silhouettes blanches en idées nouvelles. »

## - 2) LES CAFES

Si un journal est le moyen plus commun de la circulation de l'information et parfois, de la propagande de certaines idées, le café, lieu de rencontre, joua à l'époque de Bennabi, le même rôle.

Le récit s'attarde sur deux cafés constantinois. Ceux de Bouarbitt et de Ben Yamina.

- Le premier, appelé le "café de la médersa » se situait à l'entrée de la ruelle sous la passerelle. Ce lieu de rencontre : « De là, nous partîmes poursuivre notre conversation au café Bouarbitt. C'est là ...que des générations de médersiens se sont réunies dans la salle et l'arrière –salle de l'établissement, le matin, à midi et le soir. », permet à la narration d'insister sur le portrait de son gérant Bouarbitt. Ce personnage représente à lui seul les particularités culturelles de Constantine : « Bouarbitt était un visage du vieux Constantine. C'était même un visage assez populaire qui s'associe dans les souvenirs des vieux constantinois, à la survivance puis à la disparition d'immémoriales traditions de leur ville . »(p70)

En effet, dans le récit, Bouarbitt est associé à deux pratiques rituelles constantinoises, celles des cortèges : celui, en premier lieu, composé d'enfants dirigé par le cafetier lui-même qui traversait la vieille ville pour aller saluer, les jours de l'Aïd, les personnalités de la ville. En second lieu, Bouarbitt dirigeait les cortèges

nuptiaux : « Puis quand ces jeunes Constantinois grandissaient et qu'ils se mariaient à leur tour, c'était encore Bouarbit qui...après le crépuscule, conduisait, sous le toit nuptial, leur jeune épouse montée sur une sorte de chaise à porteurs recouverte de brocart, appelée el-hadoua, et accompagnée d'un cortège de parents et amis portant des lampes polychromes qui projetaient dans les ruelles du vieux Constantine des clartés incertaines. » (p71)

- Le café Ben Yamina, quant à lui, se trouvait à l'entrée de la rue « pensante », à Rab'in El Cherif : « A Constantine Ben Yamina junior avait encore opéré des transformations dans son café. Ses guéridons neufs envahissaient même l'autre trottoir de la rue Nationale et créaient une extension de sa terrasse, là, au bord du Rhumel. » (p126)

Ces deux espaces de convivialité deviennent dans **Mémoires d'un témoin du siècle** espaces de la circulation du savoir et de l'information. Dans ces « cercles » se tenaient « des séminaires quotidiens » qui « tenaient à jour » le narrateur. Les sujets étaient d'ordre divers : littéraire, philosophique, politique comme Constantine et le monde musulman des années 1920, la « turcophilie » –Mustapha Kamel-, la montée du Réformisme musulman- Mohammed Abdou, Ben Menhanna -, la naissance du nationalisme algérien avec l'Emir Khaled : « Au café Ben Yamina, les dernières péripéties du duel Khaled-Morinaud étaient commentées. »( p154), la guerre du Rif, etc.

C'est au café Ben Yamina que Bennabi fit la connaissance d'une personnalité étonnante de Constantine : Tahar Ben Lounissi, «père spirituel» de Kateb Yacine auquel ce dernier consacra deux personnages importants de son œuvre : Si Mokhtar dans **Nedjma** et Nuage de Fumée dans la pièce **La poudre d'intelligence**.

Fils d'un érudit de Constantine qui termina ses jours à Médine, Tahar Ben Lounissi était, tout comme les personnages littéraires de Kateb, excentrique. L'ayant connu, Bennabi en fit le portrait suivant: « Une de ces figures qui venaient s'ajouter à notre paysage était vraiment pittoresque. Cheikh Mohammed Tahar Lounissi avait quitté jadis l'Algérie, avec son père Sidi Hamdan, une des plus belles figures du savant traditionnel... Le père du jeune homme enseigna durant des années le Hadith sous les coupes de la mosquée du Prophète puis mourut. Son fils n'avait pas sans doute adopté les mœurs du pays, ce qui l'avait ramené en Algérie, avec sa vieille mère, à l'époque dont nous parlons.

Mais là aussi à Constantine ...il surprenait tout le monde par ses originalités dans sa tenue, ses propos et ses gestes. Bref, le café Ben Yamina acquit un jour ce client pittoresque qui, systématiquement, parlait comme un bédouin d'Arabie et portait l'akal sur sa tête. Mais ce bédouin était cultivé en arabe. Et il fut admis à cause de tout cela dans notre milieu. » (pp131 et 132)

Le portrait que fait Kateb Yacine de Si Mokhtar dans **Nedjma** s'inspire largement des particularités physiques, vestimentaires, des origines familiales, des sensibilités politiques, des comportements culturels<sup>13</sup> de Tahar Benlounissi, comme dans cet énoncé : « ...plus érudit que les Ulémas, apprenant l'anglais dans la bouche d'un soldat, mais ne prononçant jamais un mot de français sans l'estropier comme par principe, colossal, poussif, voûté, musclé, nerveux, chauve, éloquent, batailleur, discret, sentimental, dépravé, retors, naïf, célèbre, mystérieux, pauvre, aristocratique, doctoral, paternel, brutal, fantaisiste, chaussé d'espadrilles, de bottines, de pantoufles, de souliers

plats, vêtu de cachemire, de toile rayée, de soie, de tuniques trop courtes, de pantalons bouffants, de gilets de drap anglais, de chemises sans cols, de pyjamas et de complets superposés, de burnous, ...de turbans incomplets, couverts de rides, abondamment parfumé ; Si Mokhtar avait vu pour ainsi dire la ville d'alors au berceau... »<sup>14</sup>

Ce portrait, que je donne incomplètement, est un florilège de l'énonciation descriptive de la littérature algérienne de langue française.

Le café Ben Yamina, microcosme social et culturel constantinois remplit une autre fonction dans la narration. L'énonciation le relie solidement au cheikh Ben Badis.

En effet, l'association de l'espace et de cette personnalité politique est plus qu'évidente et se manifeste sous le mode de la récurrence. Voici quelques exemples : \*« Cependant, au café Ben Yamina toutes ces pensées, toutes ces idées, tous ces sentiments se rencontraient et rejoignaient là ceux qui naissaient quelques pas plus loin, dans le petit bureau du cheikh Ben Badis que je voyais bien passer mais dont je n'avais pas encore fait connaissance. » (p112)

\* La physionomie du cheikh Ben Badis, quand il passait devant le café Ben Yamina, pour se rendre à son bureau, commençait à nous intéresser. » (p 158)

\* Quand le cheikh Ben Badis passa devant le café pour se rendre à son bureau, je l'y suivis... Peut-être était-ce la première fois qu'il vit ce jeune homme à lunettes, en culottes, en leggings et tête nue. Il ne m'invita pas à m'asseoir. Debout je lui parlais... Il fut évasif et poli. Je sortis de là un peu déçu. » (p226) etc.

Cette association traduit-elle une révélation ? Celle du nationalisme reliée à cette figure emblématique religieuse de Constantine et au café Ben Yamina où Seddik a compris, grâce aux différents échanges d'idées, toute la réalité politico - sociale de l'Algérie de l'époque : « Au café Ben Yamina, je prenais conscience des effets du clivage idéologique qui créait à partir du seuil de cet établissement ou du seuil de la médersa, une frontière morale entre ceux qui se mettaient à chercher une voie au-delà du monde des merveilles et ceux qui lisaient encore les Mille et une Nuits. » (p135)

Pertinente coïncidence : la rue Alexis Lambert où se trouvait le café Ben Yamina<sup>15</sup> associé dans **Mémoires d'un témoin du siècle** au cheikh s'appelle actuellement rue Ben Badis.

Si les procédés énonciatifs propres aux deux cafés et à La Médersa permettent à un certain champ politique et culturel de Constantine des années 1920 d'être un extra-texte spécifique, d'autres référents culturels sont signalés dans le récit de Bennabi.

### - 3) CONSTANTINE DES ANNEES 1920 OU LE CHANGEMENT SOCIAL

#### a- Une manifestation culturelle : les Aïssaouas

L'oncle Mahmoud est le lien, dans le récit, entre le narrateur et cette pratique qui avait passionné Seddik dès son jeune âge. Mais l'énonciation l'exclut des discussions tenues dans les deux cafés - cercles comme si cette manifestation n'en était pas digne. En effet, le mouvement nationaliste, surtout celui représenté par la tendance des Oulémas avait, à l'époque, condamné ces pratiques qu'il jugeait pures digressions.

Seddik qui, avant sa rencontre avec le mouvement islamiste, appréciait la pratique musicale des Aïssaouas, ne peut s'empêcher d'éprouver un serrement au cœur face au changement qui a instauré des priorités et relégué au second plan cette manifestation ancestrale : « On parlait moins des Aïssaouas. Et quand je passais devant la zaouïa fermée, quelques chose me serrait le cœur. » (p135)

Mémoires d'un témoin du siècle, qui fixe le récit dans le contexte politico - culturel de Constantine de la fin des années 1920, montre que la ville connaît à cette époque de profonds changements :

- La médersa El Kettania, espace de la connaissance et de la réflexion durant plus d'un siècle et demi, cède la place à La Médersa de la rue Nationale, institution coloniale.

- Certaines pratiques culturelles connaissent des transformations :

- « el hadoua », dans le cortège nuptial traditionnel, est remplacée par la voiture : « Quand j'arrivais à Constantine en 1920, comme médersien, la hadoua n'existait déjà plus. Le taxi ou la voiture d'emprunt l'avait déjà remplacée. » (p71)

- Changements des comportements et tenues vestimentaires comme, par exemple, la nouvelle manière de porter la chéchia à la «Moussa». <sup>16</sup> Les sarouals traditionnels sont remplacés par les pantalons «apostasies vestimentaires» .

Le port du pantalon par Seddik fut l'objet d'une polémique : « C'était mon groupe de Tebessa. Quand je sortis les retrouver, les opinions sur mon pantalon furent diverses. Seul mon ami le cafetier eut une réticence – A la médersa où on vous apprend le Ilm on vous laisse porter ce vêtement de kafer ? Il ne pouvait pas débarrasser sa conception de la science d'une servitude vestimentaire. Pour lui, visiblement l'habit fait le moine. » (p120)

Le bouleversement économique introduit par le mode de production capitaliste a beaucoup affecté la vie quotidienne constantinoise de l'époque.

L'ordre socio – économique qui prévalait dans la société constantinoise, celles des «vieilles structures sociales» se disloque. Cette organisation sociale est progressivement relayée par une nouvelle bourgeoisie. Le changement est vécu douloureusement par certaines grandes familles de Constantine : « On vit un Ben Charif, pour la première fois dans les annales constantinoises, s'établir épicier, rue Nationale... Les Bachtarzi n'existaient plus. Les Salah Bey commençaient à se replier sur Tunis et les Lefgoun sur eux-mêmes. » pp 83-84.

Les nouvelles structures économiques ont même modifié les structures mentales des populations autochtones. Ce bouleversement, tel «un naufrage», fera table- rase de la formation sociale algérienne de Constantine qui s'était péniblement reconstituée après la prise de la ville en 1837 : « Un vent de panique soufflait sur toutes ces familles qui avaient sauvé leurs fortunes du naufrage de 1837. Un second naufrage avait lieu à présent, qui allait engloutir le reste. »( p.84)

Ce contexte qui compose la toile de fond du témoignage de Bennabi explique toute cette effervescence politique, culturelle et idéologique qui a particularisé Constantine de cette période.

## **II- CONCLUSION : LES NON-DITS DU TEMOIGNAGE DE M. BENNABI**

Si *Mémoires d'un témoin du siècle* montre le souci constant de fixer le témoignage dans son ancrage social, Bennabi opère, néanmoins, une sélection. L'extra - texte politique se réduit à la sensibilité réformiste islahiste.

Les autres formations politiques inhérentes à Constantine (et à l'Algérie d'une manière plus générale) sont absentes du récit. A titre d'exemple, le docteur Bendjelloul,

figure emblématique du nationalisme constantinois ( tendance des Elus, celle menée par Ferhat Abbas ) est passée sous silence.<sup>17</sup>

En fait **Mémoires d'un témoin du siècle** est un texte autobiographique. L'auteur témoigne de son expérience, de ses sensibilités politiques et idéologiques. D'ailleurs, Constantine est perçue par ce vécu. En effet, toutes les références à la ville qu'elles soient d'ordre historique, culturel ou social, passent par une médiation familiale ou individuelle :

- L'histoire de la prise de la ville en 1837 est intimement liée à la famille maternelle. L'aïeule du narrateur a vécu la fuite<sup>18</sup> des familles constantinoises par le ravin du Rhummel qui refusaient l'idée de défaite face à l'armée française entrée en ville. Bennabi rapporte le fait en ces termes : « Pendant que les Français entraient par la Brèche, les jeunes constantinoises et leurs familles quittèrent leur ville en utilisant les cordes qui cédaient parfois, précipitant les vierges dans l'abîme. Mon aïeule, hadja Baya, a vécu cette tragédie. Son père et sa mère, la poussant devant eux à travers les rues d'une ville en désarroi, la conduisirent au bord du précipice, comme Abraham avait conduit, jadis, son fils Ismaël pour le sacrifice propitiatoire sur l'autel de Dieu. ...Mon aïeule a échappé cependant à un sort terrible : la corde le long de laquelle elle s'était glissée n'avait pas cédé. » (p.10)

- Le bouleversement imposé par le système colonial eut des effets sur la vie sociale et économique de la famille maternelle de Seddik. La grand-mère relate la fin des corporations artisanales de la ville : « Certaines corporations, comme celles des tisserands, avaient déjà disparu depuis longtemps. Les autres corporations végétaient et disparaissaient, à leur tour, l'une après l'autre, pour céder la place à la pacotille fabriquée. »( p.13)

- Dans la première partie du texte de Bennabi, le grand-père maternel est le guide précieux qui retraça par la mémoire, l'histoire de chaque rue et de chaque tradition transformée ou oubliée.

- C'est par le biais de la résidence familiale que le récit nous permet d'imaginer et de reconstituer l'architecture et le mobilier de la maison traditionnelle constantinoise : « Dans la séraïlla où logeait jadis mon grand-oncle M'Hamed, habitait à présent un ouvrier...Mon oncle occupait avec sa femme les deux pièces du second étage : une chambre à coucher, une pièce à tout faire, séparées par une southa où ma tante faisait sa cuisine. La chambre à coucher était assez spacieuse et servait aussi de salle de réception pour les femmes qui rendaient visite à ma tante ou pour les invités de mon oncle. Dans une espèce d'alcôve, comme il y en a presque dans toutes grandes pièces à Constantine, il y avait un harmonium presque aussi grand qu'un piano ordinaire et qui indiquait qu'on s'occupait de musique dans la maison. Dans un autre coin de l'alcôve une commode au style indéfinissable garnie d'une horloge et de deux sous-verre qui montraient leurs fleurs artificielles...L'ensemble était assez coquet et propre et me paraissait charmant dans l'éclairage d'une lampe à pétrole, car la maison n'avait pas encore fait installer l'électricité. »( pp. 49- 50 )

Cet énoncé descriptif permet de faire des lectures sociologiques de divers ordres : les espaces obéissent à une distribution précise qui n'autorise pas la rencontre de personnes de sexes différents et étrangères à la famille. Cette organisation spatiale et sociale est, par ailleurs, en porte-à-faux avec l'intrusion d'objets étrangers dans cette

maison traditionnelle. La présence de l'instrument de musique marquée, quant à lui, le degré de citadinité de cette famille.

- Le grand-père et l'oncle en promenant Seddik permettent au récit de « raconter » les rues et les quartiers de Constantine du début du 20<sup>ème</sup> siècle : L'esplanade de la Brèche, lieu de rendez-vous amoureux ; La rue de France, jonction des trois quartiers, mais aussi, des trois communautés (arabe, juive, française) de Constantine ; le labyrinthe des rues de la vieille ville qui aboutit à Sidi Djeliss et à l'école primaire, du même nom<sup>19</sup> où fut inscrit Seddik, etc.

Constantine associée au vécu familial, signifiée par cet énoncé : « Le visage de Constantine et celui de mon oncle me parurent si beaux. » (p48) et à l'expérience médersienne reliée à la découverte du nationalisme, échappe donc, grâce à cette charge autodiégétique à la dimension purement référentielle. La description et la saisie du réel ne sont pas présentes pour donner à voir des lieux ou des pratiques de Constantine, mais pour témoigner d'un vécu propre à cette ville. C'est en ce sens que les marques référentielles de **Mémoires d'un témoin du siècle** traduisent, en fait, des discours et deviennent ainsi des signes,<sup>20</sup> ceux du changement de la société traditionnelle constantinoise qui, à la fin des années 1920, se trouvait aux portes d'un monde nouveau guidé par le nationalisme urbain.

D'ailleurs, le seul moment narratif où Seddik « décrit » Constantine sans passer par un médiateur familial ou autre, est très particulier : « Le soir était doux, le soleil répandait une tiédeur voluptueuse dans l'atmosphère. Ses rayons couchants mettaient des tonalités ocres sur des flocons de nuages et une couronne dorée sur la cime boisée de Sidi M'Cid. Les gorges du Rhumel devenaient plus sombres. » p 106.

Ce moment précis est une prédiction, il annonce un « coup de foudre »<sup>21</sup> du narrateur pour le nationalisme : « Dans la rue Nationale, entre la médersa et le lycée de jeunes filles en face, le trafic des fiacres et des piétons se ralentissait à cette heure-là. Le calme régnait autour de moi. Dans mon coin, je lus mon journal, c'est-à-dire l'article sur les événements du Caire.

Après la lecture, je demeurais songeur... Tout se passait dans la profondeur de mon être. Puis tout d'un coup, je me ressaisis. Je crois que si quelqu'un m'observait, il aurait remarqué peut-être à ce moment-là une lueur inusitée dans mon regard. En tout cas ce que je ressentais clairement à ce moment, c'était un sentiment nouveau, le sentiment qui n'allait plus me quitter toute ma vie et qui me servira d'aiguillon dans mon existence. J'étais nationaliste<sup>22</sup>. » (p107)

Dans cet énoncé les mots « nationale » et « nationaliste » de la même famille lexicale, suggèrent un espace de prophétie. La rencontre entre Seddik et le nationalisme devait se faire dans la rue Nationale,<sup>23</sup> qui plus est, aboutit à La Médersa et donne accès au quartier Rab'in El Cherif où se trouvaient le café Ben Yamina et le bureau du cheikh Ben Badis, lieux de savoir et de la prise de conscience politique.

Références

1. M. Bennabi. **Mémoires d'un témoin du siècle**, Alger, ENAL, 1990 (2<sup>ème</sup> édition) .
2. Vincent Jouve La poétique du roman. Paris, SEDES, 1997. p 26.
3. Comme l'écrit P. Genette. Figures II, Paris, Le Seuil, 1969, p.255.
4. V. Jouve La poétique du roman, op.cit. p 26.
5. « *Qui simulant des préfaces sérieuses attribuent le texte à un auteur fictif* » ibid. p 16.
6. Tels G. Flaubert, E.Fromentin? A.Dumas, T.Gautier, G.De Maupassant...
7. Tels J.Sutra, C. El Baz, M. Biesse-Echelbrener, R.Doukhan...
8. Où que des conjonctures politiques empêchaient de revenir dans leur ville natale.
9. Visitée par G. Flaubert et signalée dans ses notes de voyage .
10. Enseignant à la médersa d'Alger ; il a traduit de l'arabe l'ouvrage de Ahmed Ben M'Barek **Kitab Tarikh Qocentina** (sur l'histoire de Constantine )
11. Qui se trouve à la rue Larbi Ben M'hidi, ex rue Nationale. A l'indépendance, la médersa est devenue l'université des lettres et sciences humaines. Au début des années 1970 elle devient un centre de documentation.
12. Délimité par la rue qui fait face à la médersa et qui monte de la rue nationale vers la vieille ville . Ancienne rue Alexis Lambert, actuelle rue Ben Badis .
13. T. Benlounissi n'a-t-il pas laissé à la ville de Constantine une série de dictons, de sentences en arabe dialectal sur différents volets de la vie politico - sociale constantinoise, algérienne et celle propre au monde arabo-musulman.
14. Kateb Yacine **Nedjma**. Paris, Le Seuil, 1956. p106
15. Remplacé, actuellement, par une boutique commerciale, le café Ben Yamina n'existe plus.
16. Du nom de l'un des premiers médecins algériens qui avait tenu tête à Morinaud, maire français de Constantine de l'époque. « C'est durant les premiers mois à la médersa que j'appris à porter la chéchia à la «moussa ». Ce ne fut pas difficile de trouver dans une rue donnant sur Rahbat Essouf la chéchia de qualité convenable, susceptible de recevoir et de garder le pli «Moussa ». » (p81)
17. Il est vrai que la fin des années 1920 marque le début du nationalisme urbain, mais «*A partir de 1924, les oppositions algériennes s'organisent et se renforcent. On peut distinguer les tendances suivantes : celles qui gravitent autour des communistes ; celles qui se groupent autour de Messali ; celles des Ulema ; celles qui émanent des élites intellectuelles algériennes... Dès 1927 se constitue une fédération des élus indigènes d'Algérie.*» écrit André Nouschi **La naissance du nationalisme algérien** 1914 - 1954. Paris, Minuit, 1962.
18. Cet événement historique dramatique où des centaines de Constantinois ont laissé leurs vies fut relaté par divers récits de voyage du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, comme ceux de G. Flaubert, T. Gautier, A. Dumas (père) etc.
19. Actuelle Ouled Ali, école où furent scolarisés Malek Bennabi et quelques années plus tard Malek Haddad (au milieu des années 1930 ).

20. Dans le chapitre «Les villes et les signes », Italo Calvino écrit : « *Personne ne sait mieux que toi , sage Kublaï qu'il ne faut jamais confondre la ville avec le discours qui la décrit. Et pourtant entre la ville et le discours , il y a un rapport. »* in **Villes invisibles** . Paris, Le Seuil, 1974. p75.
21. « *C'est à cette époque, je crois que se place le coup de foudre qui a bouleversé ma vie. »* p106
22. Je souligne.
23. Baptisée actuellement Larbi Ben M'Hidi mais que beaucoup de Constantinois continuent à nommer rue Nationale.